

» peut-être pas été loin !... Quand, dans
 » ma campagne d'Italie, j'arrivai sur les
 » bords de l'Adriatique, j'écrivis au Di-
 » rectoire que j'avais sous mes yeux le
 » royaume d'Alexandre !... Plus tard je
 » liai des relations avec Aly-Pacha; et
 » quand on nous a saisi Corfou, on aura
 » dû y trouver des munitions et un équi-
 » pement complet pour une armée de
 » quarante à cinquante mille hommes.
 » J'avais fait lever les cartes de la Macé-
 » doine, de la Servie, de l'Albanie.

« La Grèce, le Péloponèse du moins,
 » doit être le lot de la puissance euro-
 » péenne qui possédera l'Égypte. Ce
 » devait être le nôtre..... Et puis, au
 » nord, un royaume indépendant, Con-
 » stantinople avec ses provinces, pour
 » servir comme de barrage à la puissance
 » russe, ainsi qu'on a prétendu le faire
 » à l'égard de la France, en créant le
 » royaume de la Belgique. »

Dans une autre de ces soirées, l'Em-
 pereur déclamaient contre l'humeur des
 femmes : Car rien, disait-il, n'annonçait
 plus chez elles le rang, la bonne édu-
 cation, le bon ton, que l'égalité de leur
 caractère et le constant désir de plaire.
 Il ajoutait qu'elles étaient tenues à se

montrer toujours maîtresses d'elles-
 mêmes, à être toujours en scène. Ses
 deux femmes, observait-il, avaient tou-
 jours été ainsi; elles étaient assurément
 bien différentes dans leurs qualités et
 leurs dispositions; toutefois elles s'é-
 taient ressemblées tout à fait sur ce point.
 Jamais il n'avait été témoin de la mau-
 vaise humeur de l'une ou de l'autre;
 toutes deux avaient été constamment
 occupées à lui plaire, etc....

Quelqu'un a osé observer pourtant
 que Marie-Louise s'était vantée que
 toutes les fois qu'elle voulait quelque
 chose, si difficile que cela fût, elle n'a-
 vait qu'à pleurer. L'Empereur en a ri;
 c'était pour lui, disait-il, une découverte:
 il aurait pu le soupçonner de Joséphine;
 mais il ne le savait pas de Marie-Louise.
 Et puis, s'adressant à mesdames Bertrand
 et Montholon : « Vous voilà bien,
 » Mesdames, leur dit-il; sur certaines
 » choses, vous êtes toutes les mêmes. »

Il a continué long-temps sur les deux
 Impératrices, et a répété, suivant sa
 coutume, que l'une était l'innocence et
 l'autre les grâces. Il est passé de là à ses
 sœurs, et surtout s'est arrêté particu-
 lièrement et long-temps sur les traits

de la *princesse Pauline*. Il a été convenu que c'était, sans contredit, la plus jolie femme de Paris. L'Empereur disait que les artistes s'accordaient à en faire une véritable Vénus de Médicis; et comme on achevait de détailler ses attraits avec beaucoup d'élégance et de grâces, il a demandé tout-à-coup si une princesse du jour.....

On s'est permis de plaisanter sur l'empire que la princesse Pauline avait pris à l'île d'Elbe sur le général Drouot, dont elle accueillait la cour assidue, en dépit de la différence de quelques années et de la sévérité de son visage. La princesse, disait-on, lui avait arraché le secret du départ huit jours d'avance*. Il avait renouvelé la faute de Turenne; et à cela l'Empereur disait: «Voilà bien les femmes et leur pouvoir dangereux!» Sur quoi M^{me} Bertrand s'est récriée que le Grand-Maréchal n'en avait

* Le général Drouot a réclamé, avec raison et en toute justice, contre ce faux bruit. (Voyez à ce sujet le redressement en note, tome IV, journée du samedi quatorze septembre.) Si la rectification n'a pas été faite ici au texte même, c'est par l'extrême désir de s'éloigner le moins possible de la publication primitive.

sûrement pas fait autant. «Madame, lui » a répliqué vivement l'Empereur, avec » un sourire, c'est qu'il était votre mari.» Quelqu'un ayant dit ensuite que la princesse Pauline, étant à Nice, avait organisé un fourgon en poste qui arrivait chaque jour de Paris, chargé de modes et d'ajustemens, l'Empereur disait: «Si » je l'avais su, cela n'eût pas continué » long-temps, elle eût été grondée d'im- » portance. Mais voilà ce qui arrive, » quand on est Empereur, on ne sait » jamais ces choses-là.

A la suite de ces conversations, l'Empereur demanda quelle était la date du mois; c'était le onze mars. «Eh bien, dit-il, il y a un an aujourd'hui, c'était » un beau jour; j'étais à Lyon, je passais » des revues, j'avais le maire à dîner, » qui, par parenthèse, s'est vanté depuis » que c'était le plus mauvais dîner qu'il » eût fait de sa vie.» L'Empereur s'est animé, il marchait à grands pas. «J'étais » redevenu une grande puissance! con- » tinua-t-il; » et il a laissé échapper un soupir qu'il a relevé aussitôt par ces paroles, dont il serait difficile de tracer l'accent et la chaleur: «J'avais fondé » le plus bel empire de la terre, et je

» lui étais si nécessaire, qu'en dépit de
 » toutes les secousses dernières, ici, sur
 » mon rocher, je semble demeurer en-
 » core comme le maître de la France.
 » Voyez ce qui s'y passe, lisez les jour-
 » naux, vous le trouverez à chaque ligne.
 » Qu'on m'y laisse pénétrer, on verra ce
 » qu'elle est et ce que je puis ! » Et alors
 » que d'idées, que de projets il a déve-
 » loppés pour la gloire et le bonheur de
 » la patrie ! Il a parlé long-temps avec
 » tant d'intérêt et un tel abandon, que
 » nous pouvions oublier les heures, les
 » lieux et les temps. En voici quelque
 » chose :

« Quelle fatalité, disait-il, que l'on
 » ne s'en soit pas tenu à mon retour de
 » l'île d'Elbe ! que chacun n'ait pas vu
 » que j'étais le plus propre et le plus né-
 » cessaire à l'équilibre et au repos euro-
 » péens ! Mais les rois et les peuples
 » m'ont craint; ils ont eu tort, et peuvent
 » le payer chèrement. Je revenais un
 » homme nouveau; ils n'ont pu le croire;
 » ils n'ont pu imaginer qu'un homme
 » eût l'âme assez forte pour changer son
 » caractère, ou se plier à des circons-
 » tances obligées. J'avais pourtant fait
 » mes preuves et donné quelques gages

» de ce genre. Qui ne sait que je ne suis
 » pas un homme à demi-mesures ? J'au-
 » rais été franchement le monarque de
 » la constitution et de la paix, comme
 » j'avais été celui de la dictature et des
 » grandes entreprises.

» Et raisonnons un peu sur ces craintes
 » des rois et des peuples à mon égard.
 » Quelles pouvaient être les craintes des
 » rois ? Redoutaient-ils toujours mon
 » ambition, mes conquêtes, ma monar-
 » chie universelle ? Mais ma puissance et
 » mes forces n'étaient plus les mêmes,
 » et puis je n'avais vaincu et conquis que
 » dans ma propre défense; c'est une vé-
 » rité que le temps développera chaque
 » jour davantage. L'Europe ne cessa
 » jamais de faire la guerre à la France,
 » à ses principes, à moi; et il nous fallait
 » abattre, sous peine d'être abattu. La
 » coalition exista toujours, publique ou
 » secrète, avouée ou démentie; elle fut
 » toujours en permanence; c'était aux
 » alliés seuls à nous donner la paix: pour
 » nous, nous étions fatigués: les Français
 » s'effrayaient de conquérir de nouveau.
 » Moi-même, me croit-on insensible
 » aux charmes du repos et de la sécurité,
 » quand la gloire et l'honneur ne le

» veulent pas autrement ! Avec nos deux
 » Chambres, on m'eût refusé désormais
 » de passer le Rhin ; et pourquoi l'eussé-
 » je voulu ! Pour ma monarchie univer-
 » selle ? Mais je n'ai jamais fait preuve
 » entière de démence ; or, ce qui la ca-
 » ractérise surtout, c'est la disproportion
 » entre les vues et les moyens. Si j'ai été
 » sur le point d'accomplir cette monar-
 » chie universelle, c'est sans calcul, et
 » parce qu'on m'y a amené pas à pas.
 » Les derniers efforts pour y parvenir,
 » semblaient coûter à peine ; était-il si
 » déraisonnable de les tenter ? Mais au
 » retour de l'île d'Elbe, une pareille
 » idée, une pensée aussi folle, un ré-
 » sultat aussi impossible, pouvaient-ils
 » entrer dans la tête du moins sage des
 » hommes ? Les souverains n'avaient
 » donc rien à craindre de mes armes.

» Redoutaient-ils que je les inondasse
 » de principes anarchiques ? Mais ils con-
 » naissent par expérience mes doctrines
 » sur ce point. Ils m'ont vu tous occu-
 » per leur territoire ; combien n'ai-je pas
 » été poussé à révolutionner leurs pays,
 » municipaliser leurs villes, soulever
 » leurs sujets. Bien qu'on m'ait salué,
 » en leur nom, de *moderne Attila*, de

» *Robespierre à cheval*, tous savent mieux
 » dans le fond de leur cœur.... qu'ils y
 » descendent ! Si je l'avais été, je régne-
 » rais encore peut-être ; mais eux, bien
 » sûrement et depuis long-temps, ils ne
 » régneraient plus. Dans la grande cause
 » dont je me voyais le chef et l'arbitre,
 » deux systèmes se présentaient à suivre :
 » de faire entendre raison aux rois par
 » les peuples, ou de conduire à bon port
 » les peuples par les rois ; mais on sait
 » s'il est facile d'arrêter les peuples
 » quand une fois ils sont lancés il était
 » plus naturel de compter un peu sur la
 » sagesse et l'intelligence des rois ; j'ai
 » dû supposer toujours assez d'esprit
 » pour de si clairs intérêts ; je me suis
 » trompé : ils n'ont tenu compte de rien ;
 » et, dans leur aveugle passion, ils ont
 » déchaîné contre moi ce que j'avais
 » retenu contre eux. Ils verront!!!

» Enfin, les souverains se trouvaient-
 » ils offusqués de voir un simple soldat
 » parvenir à une couronne ? Redoutaient-
 » ils l'exemple ? Mais les solennités, mais
 » les circonstances qui ont accompagné
 » mon élévation, mon empressement à
 » m'associer à leurs mœurs, à m'iden-
 » tifier à leur existence, à m'allier à leur

» sang et à leur politique , fermaient
 » assez la porte aux nouveaux concu-
 » rens. Bien plus , si l'on eût dû avoir le
 » spectacle d'une légitimité interrompue,
 » je maintiens qu'il leur était bien plus
 » avantageux que ce fût par moi , sorti
 » des rangs , que par un prince membre
 » de leur famille ; car des milliers de
 » siècles s'écouleront , avant que les cir-
 » constances accumulées sur ma tête
 » aillent en puiser un autre dans la foule,
 » pour reproduire le même spectacle ;
 » tandis qu'il n'est pas de souverains qui
 » n'aient , à quelques pas de lui , dans son
 » palais , des cousins , des neveux , des
 » frères , quelques parens propres à imi-
 » ter facilement celui qui une fois les
 » aurait remplacés.

» D'une autre part , de quoi pouvaient
 » s'effrayer les peuples ? Que je vinsse les
 » ravager , leur imposer des chaînes ?
 » Mais je revenais le Messie de la paix et
 » de leurs droits ; cette doctrine nou-
 » velle faisait ma force ; la violer c'était
 » me perdre. Cependant les Français
 » même m'ont redouté ; ils ont eu l'in-
 » sanité de discuter quand il n'y avait
 » qu'à combattre , de se diviser quand il
 » fallait à tout prix se réunir. Et ne valait-

» il pas mieux encore courir les dangers de
 » m'avoir pour maître , que de s'exposer
 » à subir le joug de l'étranger ? N'était-il
 » pas plus aisé de se défaire d'un despote ,
 » d'un tyran , que de secouer les chaînes
 » de toutes les nations réunies ? Et puis
 » d'où leur venait cette défiance sur ma
 » personne ? Parce qu'ils m'avaient déjà
 » vu concentrer en moi tous les efforts ,
 » et les diriger d'une main vigoureuse.
 » Mais n'apprennent-ils pas aujourd'hui
 » à leurs dépens combien c'était néces-
 » saire ? Eh bien ! le péril fut toujours le
 » même , la lutte terrible et la crise im-
 » minente. Dans cet état de choses , la
 » dictature n'était-elle pas nécessaire ,
 » indispensable ? Le salut de la patrie me
 » commandait même de la déclarer ou-
 » vertement au retour de Leipsick. J'eus
 » dû le faire encore au retour de l'île
 » d'Elbe. Je manquai de caractère , ou
 » plutôt de confiance dans les Français ,
 » parce que plusieurs n'en avaient plus
 » en moi , et c'était me faire grande in-
 » jure. Si les esprits étroits et vulgaires
 » ne voyaient dans tous mes efforts que
 » le soin de ma puissance , les esprits
 » larges n'auraient-ils pas dû démontrer
 » que , dans les circonstances où nous

» nous trouvions, ma puissance et la
 » patrie ne faisaient qu'un ? Fallait-il
 » donc de si grands malheurs sans re-
 » mède, pour pouvoir me faire com-
 » prendre ? L'histoire me rendra plus de
 » justice ; elle me signalera, au contraire,
 » comme l'homme des abnégations et
 » du désintéressement. De quelles sé-
 » ductions ne fus-je pas l'objet à l'armée
 » d'Italie ? L'Angleterre m'offrit d'être
 » Roi de France lors du traité d'Amiens.
 » Je repoussai la paix de Châtillon ; je
 » dédaignai toute stipulation personnelle
 » à Waterloo : pourquoi ? C'est que rien
 » de tout cela n'était la patrie, et je n'a-
 » vais d'autre ambition que la sienne,
 » celle de sa gloire, de son ascendant,
 » de sa majesté. Et aussi voilà pourquoi,
 » en dépit de tant de malheurs, je de-
 » meure si populaire parmi les Français.
 » C'est une espèce d'instinct, d'arrière-
 » justice de leur part.

» Qui sur la terre eut plus de trésors
 » à sa disposition ? J'ai eu plusieurs cen-
 » taines de millions dans mes caves ;
 » plusieurs autres centaines composaient
 » mon domaine de l'extraordinaire : tout
 » cela était mon bien. Que sont-ils de-
 » venus ? Ils se sont fondus dans les besoins

» de la patrie. Qu'on me considère ici,
 » je demeure nu sur mon roc ! Ma fortune
 » était toute dans celle de la France !
 » Dans la situation extraordinaire où le
 » sort m'avait élevé, mes trésors étaient
 » les siens ; je m'étais identifié sans ré-
 » serve avec ses destinées. Quel autre
 » calcul eût pu m'atteindre si haut ? M'a-
 » t-on jamais vu m'occuper de moi ? Je
 » ne me suis jamais connu d'autres jouis-
 » sances, d'autres richesses que celles
 » du public ; c'est au point que quand
 » Joséphine, qui avait le goût des arts,
 » venait à bout, à la faveur de mon
 » nom, de s'emparer de quelques chefs-
 » d'œuvre, bien qu'ils fussent dans mon
 » palais, sous mes yeux, dans mon mé-
 » nage, je m'en trouvais comme blessé,
 » je me croyais volé : *ils n'étaient pas au*
 » *Muséum.*

» Ah ! sans doute le peuple français a
 » beaucoup fait pour moi ! plus qu'on ne
 » fit jamais pour un homme ! Mais aussi
 » qui fit jamais autant pour lui ?.... qui
 » jamais s'identifia de la sorte avec lui ?...

» Mais revenons. Après tout encore,
 » quelles pouvaient être ses craintes ?
 » Les Chambres et la constitution nou-
 » velle n'étaient-elles pas désormais des

» garanties suffisantes ? Ces actes addi-
 » tionnels, contre lesquels on s'est tant
 » élevé, ne portaient-ils pas en eux-
 » mêmes tous les correctifs, les remèdes
 » absolus ? Comment les eussé-je violés ?
 » je n'avais pas à moi seul des millions
 » de bras, je n'étais qu'un homme ;
 » l'opinion m'élevait de nouveau, l'o-
 » pinion pouvait m'abattre de même ; et,
 » à côté de ce péril, qu'avais-je à gagner ?

» Mais autour de nous, je reviens à
 » celle-là surtout, à l'Angleterre. Quelles
 » pouvaient être ses craintes, ses motifs,
 » ses jalousies ? On se le demande en
 » vain. Avec notre constitution nouvelle,
 » nos deux Chambres, n'avions-nous pas
 » désormais embrassé sa religion ? N'é-
 » tait-ce donc pas là un moyen sûr de
 » nous entendre, de faire désormais
 » cause commune ? Les caprices, les
 » passions des gouvernans une fois en-
 » chaînés, les intérêts des peuples mar-
 » chent sans obstacles dans leur route
 » naturelle. Qu'on regarde les négocia-
 » tions des nations opposées ; ils conti-
 » nuent de s'entendre et de faire leurs
 » affaires, bien que leurs gouvernemens
 » guerroyent : les deux peuples en
 » étaient arrivés là. Grâce à leurs par-

» lemens respectifs, chacun fût devenu
 » la garantie de l'autre ; et saura-t-on
 » jamais jusqu'à quel point pouvait se
 » porter l'union des deux peuples, et
 » celle de leurs intérêts ; les combinai-
 » sons nouvelles qu'il était possible de
 » mettre en œuvre ? Ce qu'il y a de cer-
 » tain, c'est qu'avec l'établissement de
 » nos Chambres et de notre constitu-
 » tion, les ministres d'Angleterre ont
 » tenu dans leurs mains la gloire et la
 » prospérité de leur patrie, les destinées
 » et le bien-être du monde. Si j'eusse
 » battu l'armée anglaise et gagné ma der-
 » nière bataille, j'eusse causé un grand
 » et heureux étonnement ; le lendemain
 » je proposais la paix, et pour le coup
 » e'eût été moi qui aurais prodigué les
 » avantages à pleines mains. Au lieu de
 » cela, peut-être les Anglais seront-ils
 » réduits à pleurer un jour d'avoir vaincu
 » à Waterloo !!!

» Je le répète, les peuples et les rois
 » ont eu tort ; j'avais retrempe les trônes ;
 » j'avais retrempe la noblesse inoffen-
 » sive ; et les trônes et la noblesse peu-
 » vent se trouver de nouveau en péril.
 » J'avais consacré, fixé les limites rai-
 » sonnables des droits des peuples ; et

» les réclamations vagues, absolues et
» immodérées peuvent renaître. »

« Mon retour et mon maintien sur le
» trône, mon adoption franche cette fois
» de la part des souverains, jugeaient
» définitivement la cause des rois et des
» peuples; tous les deux l'avaient ga-
» gnée. Aujourd'hui on la remet en ques-
» tion : tous deux peuvent la perdre.
» On pouvait avoir tout fini, on peut
» avoir tout à reprendre; on a pu se
» garantir un calme long et assuré, com-
» mencer à jouir; et au lieu de cela, il
» peut suffire d'une étincelle pour rame-
» ner une conflagration universelle!.....
» Pauvre et triste humanité!..... »

Pénétré comme je le suis des paroles
et des opinions que j'ai recueillies de
Napoléon sur son roc, et bien que par-
faitement persuadé et convaincu de
toute leur sincérité, je n'en éprouve
pas moins une jouissance indicible,
lorsqu'une contre-épreuve vient m'en
démontrer l'exacte vérité; et je dois
dire que je goûte ce bonheur toutes les
fois que je rencontre les occasions de
ces contre-épreuves.

On vient de lire le morceau remar-
quable ci-dessus, dans lequel Napoléon

exprime ses idées, ses intentions, ses
sentimens. Quels prix ces paroles, re-
cueillies à Sainte-Hélène, n'acquièrent-
elles pas en les voyant reproduites en
Europe, à deux mille lieues, par un
écrivain célèbre, qui lui-même, avec
une nuance différente d'opinion, et
dans un tout autre temps, les reçut de
la même bouche! Quelle heureuse cir-
constance pour l'histoire! aussi je ne
puis m'empêcher, du reste, de produire
ici ce morceau de M. Benjamin Con-
stant, soit à cause du mérite intrinsèque
des paroles, soit à cause du poids qu'elles
acquièrent du publiciste distingué qui
nous les donne, enfin soit aussi par tout
le plaisir que j'éprouve à les voir coïn-
cider si bien avec ce que j'ai recueilli
moi-même sur un autre hémisphère.
Ce sont les mêmes intentions, le même
fonds de pensée, les mêmes sentimens.

« Je me rendis aux Thuilleries peu de
jours après le 20 mars, dit M. Benjamin
Constant, je trouvai Bonaparte seul. Il
commença le premier la conversation :
elle fut longue; je n'en donnerai qu'une
analyse; car je ne me propose pas de
mettre en scène un homme malheureux.
Je n'amuserai point nos lecteurs aux

dépens de la puissance déchue ; je ne livrerai point à la curiosité malveillante celui que j'ai servi par un motif quelconque, et je ne transcrirai de ses discours que ce qui sera indispensable ; mais, dans ce que j'en transcrirai, je rapporterai ses propres paroles.

» Il n'essaya de me tromper ni sur ses vues, ni sur l'état des choses. Il ne se présenta point comme corrigé par les leçons de l'adversité ; il ne voulut point se donner le mérite de revenir à la liberté par inclination ; il examina froidement dans son intérêt, avec une impartialité trop voisine de l'indifférence, ce qui était possible et ce qui était préférable.

« La nation, me dit-il, s'est reposée » douze ans de toute agitation politique ; » et depuis une année elle se repose de » la guerre : ce double repos lui a rendu » un besoin d'activité. Elle veut, ou » croit vouloir une tribune et des assem- » blées : elle ne les a pas toujours vou- » lues. Elle s'est jetée à mes pieds quand » je suis arrivé au gouvernement ; vous » devez vous en souvenir, vous qui es- » sayâtes de l'opposition. Où était votre » appui, votre force ? Nulle part. J'ai

» pris moins d'autorité que l'on ne m'in- » vitait à en prendre... Aujourd'hui tout » est changé. Un gouvernement faible, » contraire aux intérêts nationaux, a » donné à ces intérêts l'habitude d'être » en défense et de chicaner l'autorité. Le » goût des constitutions, des débats, des » harangues, paraît revenir..... Cepen- » dant ce n'est que la minorité qui le » veut, ne vous y trompez pas. Le peu- » ple, ou si vous l'aimez mieux, la mul- » titude, ne veut que moi ; ne l'avez- » vous pas vue cette multitude se pres- » sant sur mes pas, se précipitant du » haut des montagnes, m'appelant, me » cherchant, me saluant *. A ma rentrée

* *Note de M. Benjamin Constant.* Bonaparte mettait un grand prix à prouver que son retour n'avait pas été un mouvement militaire. Je suis fâché de n'avoir pas avec moi six pages qu'il avait écrites ou dictées à ce sujet, et qu'il avait soigneusement corrigées. Il me les remit lors de la communication que je rapporte ici. Il désirait que je répondisse à lord Castlereagh, qui avait, dans une harangue au parlement, attribué tout son succès à l'armée.

Ne voulant rien écrire avant que d'être sûr que ce n'était pas un despote que je rendais à la France, je me refusai à ce travail ; et, en 1815, je confiai l'esquisse que Napoléon m'avait re-

» de Cannes ici, je n'ai pas conquis, j'ai
 » administré... Je ne suis pas seulement,
 » comme on l'a dit, l'Empereur des sol-
 » dats, je suis celui des paysans, des
 » plébéiens, de la France.... Aussi, mal-
 » gré tout le passé, vous voyez le peuple
 » revenir à moi : il y a sympathie entre
 » nous. Ce n'est pas comme avec les pri-
 » vilégiés; la noblesse m'a servi, elle s'est
 » lancée en foule dans mes anticham-
 » bres; il n'y a pas de places qu'elle n'ait
 » acceptées, demandées, sollicitées. J'ai
 » eu des *Montmorency*, des *Noailles*, des
 » *Rohan*, des *Beauveau*, des *Mortemart*.
 » Mais il n'y a jamais eu analogie. Le
 » cheval faisait des courbettes, il était
 » bien dressé; mais je le sentais frémir.
 » Avec le peuple, c'est autre chose : la
 » fibre populaire répond à la mienne;
 » je suis sorti des rangs du peuple, ma
 » voix agit sur lui. Voyez ces conscrits,
 » ces fils de paysans; je ne les flattais
 » pas, je les traitais durement : ils ne

mise à un de mes amis qui partit pour l'An-
 gleterre, d'où j'ai négligé jusqu'à présent de
 la faire revenir. Il y avait beaucoup de chaleur,
 des expressions bizarres, mais fortes; une
 grande rapidité de pensées, et quelques traits
 d'une véritable éloquence.

» m'entouraient pas moins, ils n'en
 » criaient pas moins *vive l'Empereur!*
 » C'est qu'entre eux et moi il y a même
 » nature; ils me regardent comme leur
 » soutien, leur sauveur contre les no-
 » bles.... Je n'ai qu'à faire un signe, ou
 » plutôt détourner les yeux, les nobles
 » seront massacrés dans toutes les pro-
 » vinces. Ils ont si bien manœuvré de-
 » puis six mois!.... Mais je ne veux pas
 » être le roi d'une *jacquerie*. S'il y a des
 » moyens de gouverner par une consti-
 » tution, à la bonne heure.... J'ai voulu
 » l'empire du monde; et, pour me l'as-
 » surer, un pouvoir sans bornes m'était
 » nécessaire. Pour gouverner la France
 » seule, il se peut qu'une constitution
 » vaille mieux.... J'ai voulu l'empire du
 » monde, et qui ne l'aurait pas voulu à
 » ma place? Le monde m'invitait à le
 » régir : souverains et sujets se précipi-
 » taient à l'envi sous mon sceptre. J'ai
 » rarement trouvé de la résistance en
 » France; mais j'en ai pourtant rencon-
 » tré davantage dans quelques Français
 » obscurs et désarmés, que dans tous
 » ces rois, si fiers aujourd'hui de n'avoir
 » plus un homme populaire pour égal...
 » Voyez donc ce qui vous semble pos-

» sible. Apportez-moi vos idées. Des
 » élections libres? des discussions pu-
 » bliques? des ministres responsables?
 » la liberté? Je veux tout cela..... La
 » liberté de la presse surtout, l'étouffer
 » est absurde; je suis convaincu sur cet
 » article.... Je suis l'homme du peuple;
 » si le peuple veut réellement la liberté,
 » je la lui dois; j'ai reconnu sa souve-
 » raineté, il faut que je prête l'oreille à
 » ses volontés, même à ses caprices. Je
 » n'ai jamais voulu l'opprimer pour mon
 » plaisir; j'avais de grands desseins; le
 » sort en a décidé, je ne suis plus un
 » conquérant, je ne puis plus l'être. Je
 » sais ce qui est possible et ce qui ne
 » l'est pas; je n'ai plus qu'une mission:
 » relever la France et lui donner un
 » gouvernement qui lui convienne... Je
 » ne hais point la liberté; je l'ai écartée
 » lorsqu'elle obstruait ma route; mais
 » je la comprends, j'ai été nourri dans
 » ses pensées..... Aussi bien, l'ouvrage
 » de quinze années est détruit; il ne
 » peut se recommencer. Il faudrait vingt
 » ans et deux millions d'hommes à sacri-
 » fier.... D'ailleurs, je désire la paix, et
 » je ne l'obtiendrai qu'à force de vic-
 » toires. Je ne veux pas vous donner de

» fausses espérances; je laisse dire qu'il
 » y a des négociations, il n'y en a point.
 » Je prévois une lutte difficile, une lon-
 » gue guerre. Pour la soutenir il faut que
 » la nation m'appuie; mais en récom-
 » pense elle exigera de la liberté: elle
 » en aura... La situation est neuve. Je ne
 » demande pas mieux que d'être éclairé.
 » Je vieillis; l'on n'est plus à quarante-
 » cinq ans ce qu'on était à trente. Le
 » repos d'un Roi constitutionnel peut
 » me convenir. Il conviendra plus sûre-
 » ment encore à mon fils. »

(*Minerve française*, 94^e liv., tome VIII,
 11^e lettre sur les cent jours, par M. BÉN-
 JAMIN CONSTANT.)

Mercredi 13.

L'Empereur a fait dire au Grand-
 Maréchal d'écrire à l'Amiral pour savoir
 si une lettre que lui, Napoléon, écrirait
 au prince Régent, lui serait envoyée.

Vers quatre heures le sous-gouver-
 neur Skelton et sa femme ont fait de-
 mander à présenter leurs hommages à
 l'Empereur. Il les a reçus, les a menés
 promener dans le jardin et les a fait
 ensuite monter en calèche avec lui. Le
 temps avait été fort brumeux toute la